

En pleine nuit, aussi stupidement qu'il s'était arrêté, le bombardement reprend, déchirant l'air et le ciel de coups de sabre jaunes. Le fleuve crépite. Les cailloux giclent. Nous nous précipitons vers notre cage d'escalier.

19 octobre 1991

Depuis notre escapade au bord du fleuve, il ne s'est pas passé grand chose. Notre train-train carcéral a repris comme avant. Anja n'a pas reparlé de ses goûts amoureux. Moi non plus. On fait comme si de rien n'était. Mais c'est toujours là, palpable, entre nous, comme une présence physique. Je n'ose plus croiser son regard. Il n'y a plus aucun naturel dans mes mouvements ou mes paroles. J'ai l'impression que nous parlons en code, que nos gestes ont un sens caché, que toute insouciance a disparu de nos relations, de nos réactions. C'est extrêmement pesant, mais je n'ose pas mettre les pieds dans le plat. Anja a recommencé à dormir tout habillée, sans doute pour ne pas accentuer notre gêne.

C'est le soir. Il fait frais mais pas froid. Anja mitonne une soupe mystérieuse et j'ai regagné mon matelas.

Je la regarde bouger et s'affairer. Nous ne parlons pas. Nous avons allumé une bougie dont la lueur danse sur son visage, sur notre bric-à-brac, sur mes mains guéries. Tout d'un coup, je me sens envahie par une bouffée de bonheur incroyable. Et aussitôt l'image de Goran s'interpose.

21 octobre 1991

Je suis assise contre la cabane de planches. Je profite de la trêve de la fin de matinée pour rester dehors. La nature me manque. J'aimais l'odeur de la terre, des feuilles humides, des champs d'herbe grasse au vert profond, l'odeur de chaque saison, celle des feuilles de figuier sous le soleil d'été, celle des champignons qui soulèvent l'humus, l'odeur des tomates sur les doigts quand on vient de couper leur tige, des pommes tombées sous l'arbre, déjà pourrissantes... J'ai passé toute mon enfance dans la campagne, environnée de poules, de canards pataugeant dans la mare, de lapins rongant les brassées de houx que leur portait ma grand-mère, de grognements de cochons au fond de leur bauge sombre, quand on vidait dans leur mangeoire en pierre la grosse soupe de déchets, par dessus la demi porte en bois rugueux. J'ai besoin des

arbres, des chemins creux, du ciel et de la lumière jouant dans les ramures légères par dessus ma tête, de l'odeur d'herbe écrasée comme oreiller de sieste.

Il ne reste rien de tout ça. L'air enfumé râpe la gorge, âcre, chargé de cendre et de poussière. Le ciel baigne les trois quarts du temps dans une marée glauque de début d'orage. La terre ne sent rien. L'herbe n'est plus que grise.

25 octobre 1991

Le jour se lève. Une lueur soufrée, nauséuse. Le temps a changé. Il fait très froid et il a neigé dans la nuit. L'air est humide et glacé. Je remonte en glissant du cratère qui encombre maintenant la moitié du jardin et nous sert de toilettes. Je fais glisser deux pelletées de terre au fond du trou et repose la lourde pelle contre la cabane. Je m'adosse un instant à la paroi de planches, pour souffler.

De grandes fleurs de poireau rabougries par le gel émergent des hautes herbes enneigées. Je pense à une photo de Goran à 3 ans, le visage réjoui, une de ces fleurs dans chaque main, tendues vers le ciel comme de petits ballons gonflés à l'hélium.

Depuis qu'Anja est là, ma détresse suicidaire s'est transformée. Ce n'est plus le même écartèlement, la même angoisse paralysante qui me faisait voir mon